JEPHAN DE VILLIERS

SCULPTEUR

Fragment de mémoire 2014 Mixte média (12 x 25 x 12 cm) © Peter Woditsch

1. PARCOURS

C'est vers l'âge de quatorze ans que Jephan de Villiers commence à réaliser d'immenses villages de terre, d'écorces et de feuilles dans le jardin de sa grand-mère au Chesnay près de Versailles. Il aime le cirque, le théâtre et le mime. Son travail de sculpteur et de poète ne s'arrêtera jamais. Dans les années soixante, il découvre l'atelier reconstitué de Constantin Brancusi. Naissance des « **Structures Aquatiales** » à Paris en 1966. Un an plus tard, il s'installe à Londres et y expose régulièrement son travail.
En 1976, il découvre la forêt de Soignes près de Bruxelles. Le « **Voyage en Arbonie** » commence. Depuis 2000, il vit et travaille en Charente Maritime non loin de la Gironde. Il nous invite à quitter notre quotidien pour nous plonger dans une civilisation imaginaire qui semble être d'un passé où l'homme et la nature ne faisaient qu'un.
De très nombreuses expositions lui sont consacrées. Ses sculptures sont présentes dans des lieux publics ouverts, dans des musées et dans de nombreuses collections privées.
Des « **Fragments de mémoire** » ont été déposés à travers le monde.

Fragment de mémoire
Mixte média (16 x 15 x 10 cm) Bruxelles, Forêt de Soignes 2021© JD Burton

J'ai vu la forêt s'envoler. Bronze (253 x 448 x 120 cm)
Station de métro Albert à Bruxelles, 2004 © Jephan de Villiers

Chariot à mémoire. Mixte média (280 x 200 x 400 cm)
Station de métro Albert à Bruxelles, 2004 © Jephan de Villiers

2. PHILOSOPHIE

2.1 L'ARBONIE, UNE CIVILISATION ARCHAÏQUE IMAGINAIRE

LAURENT DANCHIN, EXTRAITS D'UN ESSAI PUBLIÉ DANS JEPHAN DE VILLIERS, PARIS, ÉD. L'ŒUF SAUVAGE, 1999

Aussi singulier et incomparable que soit son univers, Jephan de Villiers fait partie de cette famille d'artistes que réunit une commune affinité avec la perception archaïque du monde, une commune attirance pour les matières, les techniques, la sensibilité des réalités antérieures, sociétés primitives de la civilisation agricole détrônée par l'industrie, voire tribus paléolithiques des origines. Une nostalgie en somme des époques où l'homme, encore noyé dans la pensée sauvage ou venant tout juste d'inventer l'écriture, semblait faire corps avec son environnement naturel, dont la société des laboratoires, des usines et des bureaux l'a irrémédiablement éloigné depuis[…]

À l'époque où disparaissent les dernières sociétés primitives, il est significatif que certains artistes éprouvent le besoin d'en réinventer d'autres, purement imaginaires, de magnifier aussi, comme Jephan de Villiers, le microcosme quasi subliminal d'une nature qui ici ou là paraît tomber en ruines ; ces artistes s'attachent en somme à recycler dans leurs rêves les fragments des mondes engloutis. Par l'excès même de ses succès technologiques, la révolution industrielle triomphante réactive aujourd'hui la nostalgie des civilisations défuntes et de leurs technologies disparues. Ce n'est pas un hasard si, au moment précis où l'homme accède à l'immortalité de la réalité virtuelle, s'impose, symétriquement, le retour symbolique à la terre, aux feuilles et aux racines, comme dans l'univers poétique archaïsant de Jephan de Villiers. » […]

2.2 VOYAGE EN ARBONIE

TEXTE D'EMMANUEL DRIANT, EXTRAIT JEPHAN DE VILLIERS, L'ARBONIE.

« Derrière la terre-qui-existe se trouve la terre-qui-est. L'œuvre de Jephan de Villiers témoigne de cette autre terre, nous montre une autre affirmation des réalités, hors de l'espace quotidien, venant d'une forêt au vent absent dont la sonorité s'est couchée dans le masque des teintes mates, dans le frémissement des formes, des nœuds et des glissements des épaisseurs fragiles et des immobilités furtives. Le travail de Jephan de Villiers se bâtit à partir de quelque chose que la forêt laisserait advenir quasiment par inadvertance. Habile captation de ce que l'on croyait dérobée pour toujours, et que le regard et la main relèvent, déploient, redéposent et contemplent.

Derrière le vent, dans les plis que la terre étire et sépare, s'accomplit en silence, et sans histoire, un peuple d'images et de figures. L'orpailleur le rend au jour. Ces épiphanies, que le poète autorise par degrés et dont il gère les débordements possibles, sont à la fois sculpture et théâtre, mises en œuvre et en scène d'un monde d'abord de traces, de forces, de sensations, porteuses d'images puissantes, celles du milieu de nos origines et de nos questionnements de toujours : la forêt.

La marche en forêt est le départ en même temps que l'aboutissement de la quête, qui se relance et se reboucle à chaque exploration nouvelle. […]

La forêt est une réserve propice. Un repaire de trésors virtuels. Tous les sens en perçoivent le langage, qu'ils partagent et concilient, différemment selon les saisons, dans l'atelier de l'imaginaire. Cette collecte diversifiée, inépuisée au fil des mois et des parcours, où chaque élément fait écho à tous les autres, instaure sans doute chez notre marcheur le sentiment d'un espace prospère et d'une temporalité vivante, qui donne un prix à son errance, une cohérence à l'informulable. Et avec lui nous sommes conviés à un nouvel apprentissage des lieux, à l'écoute en nous d'une forêt prenant toujours une autre direction qu'elle-même, antérieure à elle-même (comme les bifurcations des branches de l'arbre qui, loin d'éloigner du tronc, l'encouragent dans ses racines).

Pour signifier l'échange, des sculptures sont parfois redéposées sur une souche, dans l'entaille d'une branche, ou enfouies en terre : éteindre, dans une écologie subtile, ce que la marche avait détourné de l'humus, pour mieux féconder les aventures à venir. […]

Dans l'atelier la démesure de l'espace forestier va trouver une régulation, s'organiser en thèmes, se situer dans des noms, engendrer des séries. Ce seront les ***Boîtes***, les ***Panneaux***, ***Triptyques*** et ***Polyptyques***, les ***Fragments de mémoire***, les ***Processions***, les ***Chariots***, les ***Paysages***, les ***Figures seules***, les ***Ophélies***, les *Écritures*…

L'***Arbonie*** qui récapitule l'ensemble de l'œuvre et de la marche est à la fois proche et loin de nous. La matière de la forêt nous parle de notre présent, des craintes que nous éprouvons dans notre monde à l'égard du devenir de la nature, elle est en même temps réminiscence des origines des hommes et de la terre comme de notre propre enfance. Les formes issues de la forêt témoignent de la surabondance et de la gratuité de la vie. Leurs fragments sont repris dans une unité globale qui les éclaire et nous rapproche du sentiment que nous avons de l'organisation de notre être propre. Mais ce ressaisissement des formes et des matières ne se fait pas sans susciter une sensation d'étrangeté et d'excès. […]

L'***Arbonie*** n'est pas un spectacle : elle se refait sans cesse dans les rythmes de la marche et dans les échanges entre la forêt et l'atelier. Plumes, racines et bois-corps sont les contours échappés des arbres et de leurs hôtes.

Jephan de Villiers recueille au bord du temps ces vestiges de ce qui s'est courbé sous le poids des saisons au risque de disparaître. Le passé des formes renaît de cette rencontre avec ce qui fut ou pouvait être. La terre est lourde de ces souvenirs. Et au plus intime de cette charge se lève une légèreté, dans les ***Rêves d'Envol***, mais aussi dans les ***Fragments de Mémoire*** qui sont l'expression concrète de cette circulation sinueuse.

De dimensions diverses, isolées ou accumulées, accompagnant ou non des ***Figures***, posées dans des ***Boites*** ou sur des ***Chariots***, les ***Fragments de mémoire*** jonchent l'espace de l'***Arbonie***, comme les pierres des contes permettent de retrouver en soi le chemin d'où l'on vient. […]

Le « mort-bois » sur lequel l'***Arbonie*** bâtit ses métamorphoses reste sans cesse vibrant des énergies originelles, quelles que soient les mises en forme qui libèreront celles-ci. Le bois-corps n'est jamais tout à fait dégagé de la masse initiale. C'est la matière même de l'espace qui est rendue

palpable, dans le dialogue des éléments : la terre, et ses extensions organiques de plumes, de pâte et de bois, le bois et sa pluie ligneuse parfois calcinée par la caresse du feu brûlant sous l'écorce. Et l'air, vers quoi tendent tous les envols, l'air trop vaste, qu'un vent jadis trop fort a vidé de tout vent, l'air ouvert sur le vide, dissolvant d'avance toute parole et tout chant, mais, dans son vertige, retenant les arbres de s'écouler en ruisseaux. […]

2.3 Le bord du monde

Olivier Sigaut, revue l'écologiste n°45 2015: Jephan de Villiers, écologue de la mémoire

[…] Le grand géographe libertaire Elisée Reclus écrivait : « **la Géographie c'est** *l'Histoire dans l'Espace*, **de même que** *l'Histoire* **est la** *Géographie* **dans le Temps** ». Jephan, lui aussi, sait réconcilier ces deux disciplines à travers son travail. Pour lui, le Temps du travail requiert une solitude au sens strict.

C'est aussi le Temps de l'arpentage, de la recherche de ces éléments glanés « **au bord du monde** ». Paradoxalement, cette quête nécessite peu de choses, l'observation d'une oscillation entre ciel et terre, l'interpellation d'un bois flotté. Une plume qui le surprend, un morceau de glaise qui l'étonne, et qu'il appelle à vivre au sein de son espace de création. Jephan est un de ces derniers alchimistes, qui sachent faire revivre ces mémoires aujourd'hui disparues, voir même englouties, par cette civilisation de la consommation. Car tout est aujourd'hui devenu trop rapide, nous sommes ballotés de tous les côtés, et est venu avec lui le moment de ralentir le Temps pour mieux jouir de l'Espace. […]

Voici le temps du recueillement en des contrées les plus reculées, guidant l'homme pour en faire un paradis sur terre loin des contingences matérielles et humaines. La forêt en constitue alors le lieu de prédilection, de refuge et de spiritualité. Depuis l'origine, le destin des hommes fut associé à celui des arbres, par un lien si étroit et si fort que l'on peut se demander ce qu'il adviendra d'une humanité qui l'a brutalement rompu. […]

Extrait texte Olivier Sigaut Catalogue d'exposition
Jephan de Villiers, Guetteur de mémoire des mondes oubliés 2017

[…] Dans son atelier, Jephan possède le pouvoir de dissoudre le temps, celui-ci se dilate tel un vortex imaginaire au contact de l'alchimie de l'artiste. Jephan se comporte avant tout en archéologue des forêts et des fleurs […] Son fleuve de prédilection est l'estuaire de la Gironde et ses eaux lourdement chargées d'alluvion. Jephan utilise tout ce qui vient de ce monde secret des végétaux tombés sur la terre. Il marche beaucoup, il travaille toujours debout, s'interrompt puis reprend ses différentes sculptures sur lesquelles il intervenait. […]

2.4 ARBOGLYPHES

TEXTE DE CAROLINE LAMARCHE, JEPHAN DE VILLIERS - ARBOGLYPHES. ED. PRISME ÉDITIONS 2022

Un enfant fiévreux, condamné à la chambre, rêve les yeux ouverts. Des insectes entrent par la fenêtre, se posent sur la colline formée par ses genoux, hiéroglyphes minuscules se déplaçant sur le drap, vies furtives dessinant leur chemin sur le blanc. L'enfant couché écrira ensuite sur le mur de sa chambre, à même les motifs floraux du papier peint. Écrira, même, sur ses draps, veillé par une grand-mère indulgente. Dormira, on l'imagine, entre des écritures. À l'âge où les jeunes gens remplissent des pages pour présenter un examen, courtiser une fille ou solliciter une place, il mêlera des couleurs dans des coquilles d'œufs et jettera ces œufs par la fenêtre, sur de grandes feuilles de Canson noires. « Révolte », dit-il aujourd'hui. *Écritures volantes*, dira la grand-mère, décidément complice.

L'histoire se passe avant l'ère des écrans, à l'âge du papier et de l'encre. C'était un autre monde, multimillénaire, disparu en une génération. Un monde où les pensées que l'on tait n'étaient pas encore devenues inutiles. Où l'imagination s'emparait de petits riens, où régnait *l'attention* dont Flaubert disait : « Pour qu'une chose soit intéressante, il suffit de la regarder longtemps. »

D'emblée, chez cet enfant-là, les signes tracés, jetés, confiés à l'envol, viennent au secours d'une parole entravée par la maladie et les silences d'une famille couturée de deuils. Cette écriture dit sans dire. Elle délire – cette fièvre-là. Un murmure de soi à soi, un peu comme les enfants inventent un parler imaginaire et dialoguent entre eux jusqu'à l'ivresse. Cette langue hors-langage offre un immense avantage : personne ne la déchiffre, le secret reste bien gardé. Pourtant, parce qu'elle a son rythme, sa couleur, sa musique, tout le monde s'y reconnaît. Un peu comme ce *parler en langue* que pratiquent certaines communautés religieuses : sans rien y comprendre, on s'y sent accueilli, déchiffré par une intelligence universelle. L'Esprit sait. Ou l'inconscient. Les deux guérissent.

Les écritures de Jephan de Villiers volent de conscience en conscience. Elles pourraient être arabes, indiennes, africaines. Horizontales ou verticales, elles constituent, au fil des ans, une partition. Des gammes, plutôt. Pas un jour sans écriture. Debout, devant le chevalet, avec une rapidité qui, au fil du temps, la main se faisant de plus en plus précise, a quitté la chambre du désarroi pour devenir cet instant épiphanique où tout l'être se rassemble. La journée, ensuite, pourra commencer. Du dedans au dehors, de l'atelier au monde, elle sera ouverte aux êtres, aux bêtes, aux plantes, aux choses. Débarrassée des clichés que sans arrêt les écrans jettent en pitance à ce que nous sommes devenus - des animaux de zoo -, elle sera, cette journée, animiste.

Un rituel prépare le mouvement. D'abord disposer son support - papiers de chiffons ou de soie, cahiers reliés à la main, pages vierges, hâlées par le temps - et ses instruments de travail : lames non flexibles, porte-plumes de bois ou de bakélite, plumes de fer ou de verre que l'on trempe dans un encrier à l'ancienne, crayons dont on déroule une peau mystérieuse pour parvenir à la pointe, comme le serpent mue.

Tracer, ensuite. Faire glisser la plume de droite à gauche, à rebours des apprentissages. Écriture en miroir des gauchers, des espions cryptant leurs messages, des scripteurs arabes qui, dans ce

sens-là du geste, attaquent le mal en s'appuyant sur le bien. Le geste est cinglant, sans hésitation ni reprise, d'une brièveté de lame. Le bas du corps est stable, les bras le long du corps, mais les avant-bras, les mains tenant la plume dansent avec une détermination presque furieuse. Un moment d'escrime pur. De combat contre un ennemi invisible. De lutte avec et contre soi. « L'encre se jette sur le papier toute seule », dira Jephan si on l'interroge. Plus laconiquement, avec ce regard étonné qui ne le quitte jamais : « Le corps jette l'encre. » Ou l'ancre. Se stabilise.

Geste de colère et de grâce. Poème.

Si l'on considère le motif principal – ou qui apparaît comme tel – du travail de Jephan de Villiers, à savoir les « fragments de mémoire », le gisement en est constitué d'éléments naturels tombés, ramassés au fil d'une marche tranquille en forêt de Soignes ou au bord de la Gironde, puis dressés dans l'atelier pour une seconde vie. Ce travail-là exige une concentration de longue haleine, des heures, des jours durant, dans l'atelier. Il est fait d'essais et d'erreurs, d'hésitation et de doute, de placements et déplacements des « bois-corps », plumes, brindilles, boue et autres débris flottés, usés, lissés par les intempéries. Par contraste, les signes lancés sur la page le sont dans une vivacité qui exclut la pensée, la réflexion, la mémoire. Ou plutôt – puisque tout est mémoire dans l'œuvre – une autre mémoire s'y lit. Celle de l'enfance ? Celle des morts ? C'est parfois la même chose.

Souvenirs de moqueries à l'école : « J'ai toujours écrit très grand et très lisiblement, mais on disait : il met trois mots par page. » Souvenir des lettres manuscrites posées à son chevet par la grand-mère fée, et des siennes en réponse. Souvenir de toutes les lettres et de toutes les réponses du temps où le papier servait à écrire, les enveloppes à envoyer et les timbres à dire merci à la Poste qui traversait les montagnes et les océans en bateau, en avion, en voiture, à vélo. Souvenir, peut-être surtout, de morts violentes dont personne à la maison ne parlait. « Je souhaitais garder pour moi quelque chose », dit Jephan. Sait-il lui-même ce qu'est ce « quelque chose » ? Le voici traversé, malgré lui, par des voix qui lui échappent mais qu'il saisit, oiseleur, à la volée et qu'il force à se poser sur ses pièges de papier.

Étrangement ces morts ou ces colères jaillies sur la page sont ce qu'il a donné de plus aérien, de plus malicieux, parfois. Là où les habitants d'Arbonie, avec leurs corps secs, leurs visages ivoirins et inquiets, ont un regard visionnaire - la forêt menacée, l'apocalypse en marche -, les *arboglyphes* bondissent et jouent sans délivrer la moindre prophétie. Une méditation, oui, mais en forme d'éclair, d'énigme, de jeu. Qu'y voit-on ? Un insecte ? Le verset d'un prophète ? Des graminées ? Des oiseaux à longues pattes ? Une houle discontinue ? Un feuillage ? Ou des humains en marche ?

Ce que l'on sait c'est qu'ils ou elles se pressent en foule comme le petit peuple d'Arbonie. Ce que l'on sait c'est que c'est un *nous*. Un *nous* fragile mais déterminé, le nous dont le monde a besoin au seuil de sa disparition. Un chameau peut-il passer par le trou d'une aiguille ? s'interroge la Bible. L'humanité sera-t-elle capable de franchir le chas minuscule du peu d'années qui nous restent pour bondir du côté d'une planète qui pourrait ne pas mourir ? Personne, à ce stade, n'a la réponse. Mais il s'agit dès maintenant de sauter, de danser, séparément et ensemble, et surtout de commencer à écrire à l'envers, d'inverser le cours de l'Histoire.

Cet alphabet secret a longtemps adopté un tracé horizontal, ponctué de formes lovées, étranges et délicates. Depuis quelque temps, il se dresse verticalement et trouve à ce faire une énergie plus fragile et plus droite, plus tendre et plus déterminée, qui nous donne envie de sourire. Une respiration autre, que l'on peut penser induite par l'âge et l'expérience, mais aussi par nos sociétés mutantes, par ce qui s'y donne peu à peu à déchiffrer, autorisant l'espoir.

À ce titre, la station de métro* investie par Jephan de Villiers, ce croisement de voies où veille le chariot de mémoire, s'enrichira sous peu d'une partition nouvelle. Car si « l'écriture est partout, sur l'écorce, dans le ciel avec les avions », elle peut accompagner le flux des voyageurs et la magie des transports en commun. Les usagers du métro ne sont-ils pas comme ces silhouettes fugitives qui tracent leur chemin au fil des pages de Jephan ? Voir passer des murs ornés de signes par la vitre d'une rame, marcher le long des quais accompagnés par cette chorégraphie scripturale constituera une expérience en miroir. Nous sommes ces êtres dressés, ces ondes murmurantes, ce « moment privilégié de musique ». Nous sommes ce nous qui marche et qui respire, légers d'avoir adopté une énergie qui se donne comme un flux, une marée, le balancement des arbres sous le vent. Et s'il n'y a pas de vent sous la terre, rien que le souffle du métro, exactement au-dessus, défiant la couche de béton, des arbres poussent. Fragiles et droits, parfois un peu penchés eux aussi, adoptés par les habitants, les oiseaux, les saisons, indispensables à la ville, à l'air, au monde entier, ils sont les signes du dehors qui répondent aux arboglyphes du dedans.

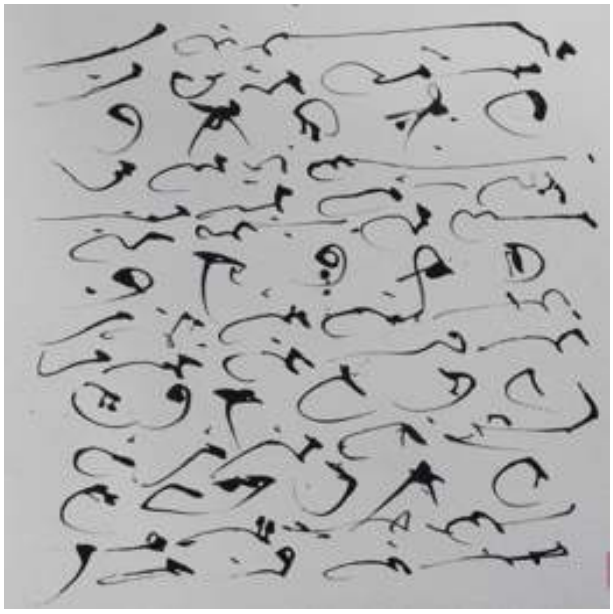
« J'écris toujours debout, comme si mon corps se dirigeait déjà vers l'autre, comme si j'allais traverser la feuille »**. Cet élan vers l'autre est le fil rouge, quotidien, vital, d'une existence placée sous le signe des glyphes, ces sillons aériens creusés à même la terre incandescente de la mémoire.

Portrait 2022 ©JD Burton 202

*https://metro3.be/fr/article/20-09-2017/station-albert-concept-et-architecture

** Jephan de Villiers, Quelques fragments de mémoire, Conversation avec Arnaud Matagne, éd. Tandem, p.38.

Arboglyphe,
Papier, encre de Chine (40 x 30 cm) 2000 © J de Villiers



Arboglyphes, extrait cahier
Papier, encre de Chine, (30 x 36 cm) 2020 © J de Villiers

Mots dans le vent,
Mixte média (17 x 14,5 x 8 cm) 1998 © JD Burton

3. PHOTOGRAPHIES

SCULPTURES ET MISES EN SCÈNE

Assis au pied des bâton du vent, j'ai rêvé d'un enfant qui portait la forêt sur son dos (détail)
1986 Mixte média (122 x 20 x 16 cm) ©JD Burton

Avant l'envol. Autoportrait aux racines sur la tête
1986 Mixte média (38 x 23 x 10 cm) ©JD Burton

Mille et trois souffles d'écorce ou la dernière forêt en marche (détails)

1989-1990 Mixte média (45 x 150 x 320 cm) © JD Burton

J'ai échangé l'écorce de mon corps contre la peau des arbres et je me sens de plus en plus redevenir forêt

2006 Mixte média (50 x 40 x 40 cm) © L. Bardet

Anges de mer et guetteurs du bord du monde (détails)

2004-2024 Mixte média (300 x 650 x 350 cm) ©JD Burton

Saint-Palais -sur-Mer, la Maison des douanes 2017 © J. Hasse

Exposition à Saint-Palais -sur-Mer, la Maison des douanes 2017 © J. Hasse

Figures ailées se reposant sur le dos d'un ours après avoir traversé le ciel et les nomades du silence

2011-2023 Mixte média (60 x 300 x 500 cm) © JD Burton

Exposition à Saint-Palais-sur-mer, la Maison de douanes 2017 © J Hasse

Reliquaires du bord du monde (extrait)

2002-2022 Mixte média (30 x variable ici 180 x 15 cm) © JD Burton

L'envol de la mémoire

2010 Mixte média (45 x 55 x 30 cm) © JD Burton

L'ange et l'ours

1994 Mixte média (48 x50 x 22 cm) © JD Burton 2017 Bronze ©J. Hasse

Mixte média © L. Bardet

Autoportrait. La traversée

1982 Mixte média (95 x 15 x 8 cm) © JD Burton

Égaré du bord du monde, porteur de mémoires océanes

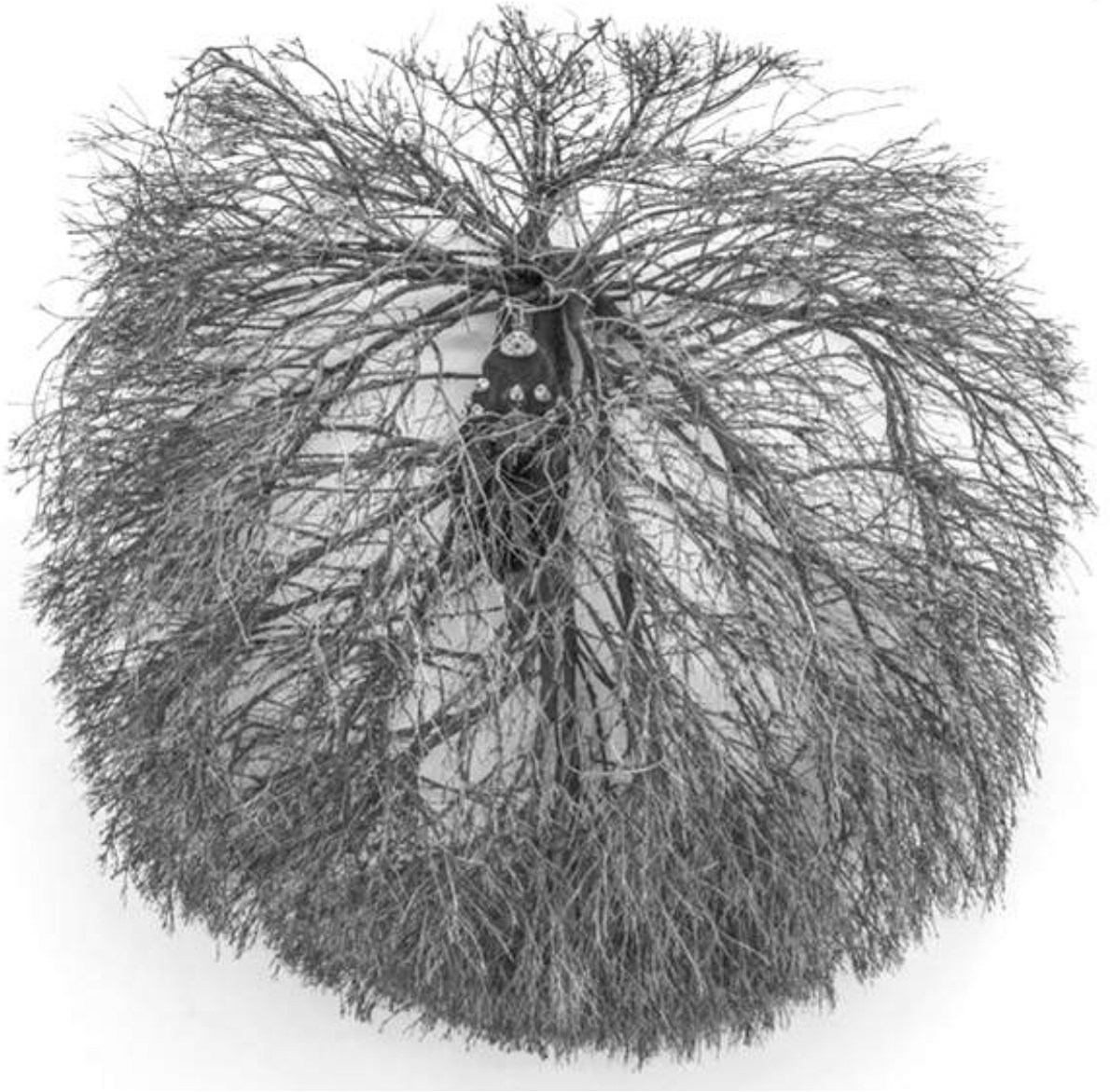
2019 Mixte média (38 x14 x 23 cm) © JD Burton

Figures ailées se reposant sur le dos d'un ours après avoir traversé le ciel

2017 Mixte média (48 x50 x 22 cm) © J de Villiers

Au travers du temps – les arches du silence IV

2012 Mixte média (50 x 82 x 82 cm) © JD Burton



Voix et fragilités des mondes
2018 Mixte média (130 x 130 x 82 cm) © JD Burton

Les âmes oiseaux. Bronze-socle acier Corten (280 x 110 x 45 cm)
Place des trois tilleuls à Boitsfort à Bruxelles 1998 © Jean-Dominique Burton.

Au-delà des racines le bestiaire du silence (détails)
1996 à aujourd'hui, Mixte média (15 x 100 x 300 cm) © F de Villiers

Cabinet de curiosités : carnets de voyage, reliquaires du bord du monde, mémoire de terre, veilleurs du bord du monde…
Exposition à Joinville, Château du Grand Jardin 2008 © J. de Villiers

Cabinet de curiosités : carnets de voyage, reliquaires du bord du monde, mémoire de terre, veilleurs du bord du monde…
Exposition à Saint-Palais-sur-mer, la Maison de douanes 2017 © J Hasse

Mémoires de terre 2004-2012
Mixte média (ens. 25 x 40 x 40 cm)

4. QUELQUES TÉMOIGNAGES

3.1 RENCONTRES ET AMIS…

LE CORBUSIER, en 1960, lors de l'inauguration du couvent de La Tourette, lui écrit :

(…) Âge 20 ans, tout est devant vous, tout dépend de vous, voir, discerner, choisir et agir et votre conscience pour juger !

HENRI RONSE, écrivain et metteur en scène directeur du Nouveau Théâtre de Belgique, écrit à propos de Jephan de Villiers, 1990 :

(…) ce peuple avait inventé avant Icare avant de voler dans le ciel et découvert bien avant les récentes inventions des physiciens que la loi newtonienne de la chute de corps était toute relative et que comme disait un autre poète de ce temps, ami et admirateur de Jephan de Villiers, « ce n'est pas la pomme qui tombe, c'est l'arbre qui s'envole (…)

MICHEL BUTOR, poète, dédie à Jephan de Villiers : *« Le peuple des bois »,* poème publié à titre de préface de *« Jephan de Villiers, Voyage au bord du monde »* aux éditions AREA 2013 ainsi que la préface du livre ***« Jephan de Villiers »*** aux éditions Castor et Pollux 2008

La foule en dégèle
Les uns derrière les autres, des visages perdus dans la brume. Ni cheveux, ni rides ; rien n'indique leur sexe ni leur âge. Ils se multiplient. C'est comme un fleuve de visage exprimant la stupéfaction… C'est comme s'ils allaient pousser un cri. Mais aucun son ne sort de leurs bouches. C'est le mutisme de la sculpture. Et le langage des gestes leur est manifestement inconnu. Ils ont encore à l'inventer. Il ne leur reste plus, pour l'instant, que l'écriture (…)

CLAUDE MACHEREL, anthropologue chargé de recherche au CNRS, a écrit la postface du livre ***« Jephan de Villiers »*** aux éditions Castor et Pollux, 2008

L'Arbonie est un pays de légende plus vrai que nature, royaume sans âge dont le prince est un enfant en même temps qu'un créateur de grande maturité, Jephan de Villiers (…) Avec des matières fragiles et mortes mais qui furent vivantes Jephan de Villiers a donné une forme et une présence intenses aux rêves d'une civilisation énigmatique. L'originalité et la cohérence de ce monde sont éclatantes, ses capacités d'évocation à longue portée ; immédiat et profond, l'impact émotionnel des figures, des actes et des rites mis en scène (…)

CHRISTIAN NOORBERGEN : philosophe, historien et critique d'art, professeur d'histoire de l'art à l'école des Beaux-Arts de Troyes, 2009

Certain artiste outrepasse toutes les frontières mentales, retrouve Lascaux, les créatures cachées dans l'humus des vieux terroirs, et les fantasmes doux et cruels qui prennent l'imaginaire pour demeure. Jephan de Villiers est de ceux-là. Dans les sous-bois désertés du

monde, il ouvre un espace de très humaine présence Sous la peau des arbres d'un passé d'outre mémoire, par la paume éclatée de notre écorce, par les ailes cachées de la nuit, Jephan de Villiers avec des outils de lune, avec l'implacable regard d'un papillon, et ses mains de haute nature, façonne d'inouïs rêves de matières vivantes (…)

CAROLINE LAMARCHE, écrivaine, extrait du texte dans **« *Jephan de Villiers - Les Ours* »** aux éditions Le Bateau fou, 1998

(…) l'ange vient sur la terre et la terre est un ours. Si Icare était tombé sur la terre, et non dans la mer, s'il s'était posé sur le dos d'un ours au lieu de voir ses ailes fondre au soleil, se dissoudre dans les vagues, si Icare était encore parmi nous, si Icare ne tombait jamais…pas de chute, chez Jephan. Un repos. Une faiblesse qui trouve sa force. L'ange sur le dos de l'ours. L'ours aveugle, l'ange qui voit. L'ours lié, sans regard et sans mot, unique refuge des visions, des rêves, des envols (…)

BERNARD NOËL, poète, essayiste, critique d'art et romancier écrit le texte ***« Les survivants »*** pour le catalogue de l'exposition organisée par la Ville de Laon, 2015

(…) tous pareils et pourtant tous différents, et chacun pourvut d'une spécificité qui décourage l'analyse pour la raison que, de chacun, émane un étrange et violant silence (…) vêtus de feuilles et de plumes, ils n'ont gardé d'humain que leur visage, qui fut privé de paupières et de lèvres pour leur faire avaler des flots d'images, et maintenant ces yeux et cette bouche qu'ils ne peuvent plus fermer nous crient de jeter au loin nos misérables illusions de liberté puis que nous sommes incapables d'en finir avec l'occupation médiatique…

JOËL BASTARD, poète, romancier écrit dans la préface du livre **« Jephan de Villiers - Le peuple sous l'écorce »** aux éditions du Rouergue, 2007

Il nous regarde. La paix du sol les murmures un à un. Il nous porte à mieux voir le monde et l'autour (…)

Un à un ils vont sans cesse, pourtant immobiles, devant nous immobile. Peuple des herbes et des feuillages. Des retombées célestes aux étoiles de bois. Peuple de l'inaudible en des sèves dures comme la pierre. Peuple de l'indéchiffrable.

3.2 SPECTACLES

« L'enfant qui… »

Ou comment mettre des mots sur une œuvre silencieuse qui nous vient du cœur de l'humanité, d'une mémoire indicible ?

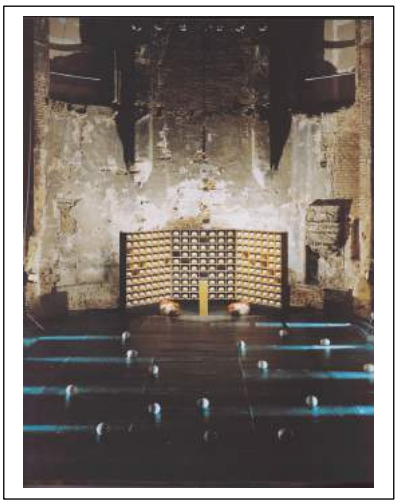
La création du Théâtre d'1 jour a eu le 2ème Prix du festival d'Edimbourg 2015 et a fêté ses 272ième représentations à la MaMa de New York la même année.

Mise en scène Patrick Masset (de 2004 à 2015)

Le spectacle s'inspire des premières années du sculpteur Jephan de Villiers. La vision tout en sensibilité et en poésie d'un enfant face à une terre et une humanité sans cesse bafouées par l'Homme. A la limite entre le monde réel et imaginaire dans un jeu d'apparition/disparition incessant où la narration est à découvrir au travers de l'expérience de cet enfant.

« Poésie en Arbonie »
Création de Textes et Rêves et la Caravane des Poètes. Mise en scène Marie Poumarat
Près d'une trentaine d'écrivains s'immergent dans l'œuvre de l'artiste pour écrire textes et poèmes qui sont la matière du spectacle. (2015)

« La chambre des mémoires »
Nouveau Théâtre de Belgique (1985)
Chapelle des Brigittines. Bruxelles
Chorégraphie de Michèle Swennen
Scénographie de Jephan de Villiers



« La cantate à trois voix » de Paul Claudel
Nouveau Théâtre de Belgique à Bruxelles (1988 à 1993)
Mise en scène : Henri Ronse
Musique : Thanos Mikroutsikos
Scénographie : Jephan de Villiers